

Messiaen enfin !...

● La qualité sans subvention

VOUS en avez assez de Beethoven chez Colonne, de Chopin par Rubinstein et de Mozart pris comme tête de Turc par la jeune personne à qui ses parents (fortunés) ont offert un récital à Gaveau ? Qu'à cela ne tienne : vous avez eu, à portée de l'oreille et pendant près de deux mois, les festivités des « Semaines musicales internationales de Paris », une biennale placée sous le signe des « grands courants actuels de la musique » !

Ah oui ! Parlons-en : trente-quatre concerts qui ont montré (une fois de plus) l'incapacité des pouvoirs publics d'organiser un ensemble de manifestations musicales digne de Paris.

Qu'avons-nous entendu de nouveau, de vraiment nouveau, pendant ces cinquante jours ? « Le Cornette », de Frank Martin ; la « Sinfonia Cantata », de Mihalovici ; le « Pange Lingua », d'Henri Barraud... Laissez-nous rire ! Le « Cahier de Cantobre », de Luc-André Marcel ; la « Nuit foudroyée », de Jacques Bon-don ; la « Symphonie », de Jean-Louis Martinet... Laissez-nous soupirer ! Rameau, à côté d'eux, fait figure de créateur subversif.

Qu'est-ce qui peut bien surnager dans ce magma ? A peine : « le Cœur révélateur », de Claude Prey ; la « IV^e Symphonie », de Henze ; la « Symphonie des Mille », de Gustav Mahler (oh ! nouveauté), le « Décor pour orchestre », de Castiglioni... et encore. C'est peu.

Une leçon

Dans les deux jours qui ont suivi le concert de clôture des S.M.I.P. (trois inénarrables concertos pour violoncelle de Britten, Sauguet et Boris Tchaïkovsky, par l'illustre et méritant Rostropovitch), Paris a fait mieux, sans tambours ni trompettes si j'ose dire, sans tapis rouge, sans subvention particulière.

Maurice Le Roux, à la tête du National, a dirigé, entre Brahms et Bartok, les « Cinq pièces opus 10 » de Webern et surtout la dernière œuvre de Stravinsky : « Abraham et Isaac », ballade sacrée pour baryton et orchestre. Une noble et sévère psalmodie sur le texte original de la Genèse, et que Derrik Olsen a mise superbement en valeur. Le vieux maître, converti au langage sériel, y fait preuve, encore une fois, de sa stupéfiante habileté. Mais il atteint, par le traitement très particulier de la voix et par la dure logique du tissu orchestral, à une puissance dramatique toute nouvelle. C'est une des partitions les plus fortes, les plus denses, les plus convaincantes entendues chez nous ces dernières années. Robert Craft (on avait d'abord parlé de Boulez) l'a créée il y a peu au IV^e Festival d'Israël. Belle leçon pour les S.M.I.P. !

Le lendemain, le Domaine musical, pour son deuxième concert de la saison programmatrait trois premières auditions et la création mondiale de « Eonta » pour piano et cuivres de Iannis Xenakis. Cette pièce, qu'on attendait avec impatience depuis plusieurs mois, a peut-être légèrement déçu. En effet, contrairement aux dernières compositions de Xenakis (en particulier « Herma ».

pour piano), elle n'apporte rien de très nouveau au langage et à la technique du clavier. De plus, il n'apparaît pas avec évidence que le cerveau électronique IBM 7090 était absolument indispensable pour en « calculer » certaines parties.

à Moscou

Ce qui frappe dans les « Polychronies pour orchestre à vent, piano, harpe et six percussionnistes » de Jean-Claude Eloy, comme dans les « Glühende Rätsel » de Heinz Holliger, c'est la facilité avec laquelle elles parlent un langage qui, hier encore, ne pouvait s'emblayer qu'« au prix d'un certain nombre de gestes négatifs » (Boulez). Voilà des musiques sûres, confiantes, naturelles, qu'on pourrait croire signées de musiciens en pleine maturité. Or, Eloy et Holliger, tous deux élèves de Boulez, n'ont pas encore 25 ans. Il faut dire, cependant, que là où le Suisse se montre sage (mais sensible) disciple de l'auteur du « Marteau sans Maître », le Français ouvre à la fois des perspectives nouvelles de structure et de couleur et renoue avec une tradition nationale (voire « parisienne »), où il est facile de reconnaître Debussy, Ravel et le premier Messiaen.

Messiaen, justement, fait à leurs yeux figure d'ancêtre. Pourtant, ses récentes « Couleurs de la cité céleste », qui terminaient le programme, sont d'une jeunesse, d'une vitalité, d'une originalité exemplaires. « Rosace de sons en variation perpétuelle », cette œuvre en appelle à cinq citations de l'Apocalypse, aux Alleluias grégoriens, aux rythmes hindous, aux oiseaux du Brésil, du Canada et de la Nouvelle-Zélande.

Rostropovitch, sans doute pour se remettre de ses trois concertos, assistait à ce concert, comme l'an dernier Richter. Il avait même suivi avec passion les répétitions. On raconte qu'il a demandé à Messiaen quelque page de sa façon pour la créer à Moscou. Bravo ! Déstalinisation musicale, pas morte ! Mais au train où vont les choses chez nous, il nous faudra sûrement faire le voyage.

MAURICE FLEURET

● Enfin une émission qui trouble

IL y a dix jours, Michel Mittrani, interviewé par Jacques Siclier, déclarait : « La télévision peut offrir au public soit le divertissement, soit une sorte de pédagogie. Mais elle peut avoir une autre fonction : troubler. Je suis pour une télévision du trouble. »

Voilà une profession de foi qui peut étonner au sein du petit monde de la TV dont la seule ambition semble être de rassurer, de rassurer sans cesse, et par tous les moyens. Mais, fait plus singulier encore, Mittrani ne s'en tient pas seulement aux déclarations. Il trouble vraiment. Il est même le seul à avoir semé régulièrement et délibérément le trouble avec toutes ses dramatiques : d'abord avec Beckett, puis avec Marguerite Duras et, enfin, avec Jean-Paul Sartre.

Il faut dire que la nouvelle de Sartre, « la Chambre » — extraite, comme on sait, du recueil « le Mur » — fournissait au départ un beau sujet d'angoisse et de trouble. Encore fallait-il d'abord ne pas la trahir, ensuite la mettre en images. Je l'avoue sans la moindre réserve : le travail accompli par l'adaptateur Gérard Jarlot, le réalisateur Michel Mittrani et le directeur de la photographie Ghislain Cloquet était absolument remarquable. Je ne garde pas le souvenir d'une émission qui m'ait donné à ce point une sensation aussi aiguë d'inquiétude. Impression que la relecture de la nouvelle, immédiatement après l'émission, a sensiblement valorisée : la nouvelle de Sartre m'a paru moins dense, moins effrayante, plus teintée de quelque humour, donc écrite avec quelque recul. Je laisse aux critiques très spécialisés le soin de voir, dans les moindres détails avec quelle virtuosité Mittrani et Jarlot s'y sont pris pour adapter la nouvelle de Sartre sans jamais la trahir, sans jamais en respecter la construction dramatique, bref en la repensant, en la créant sans cesse, la décomposant pour mieux la mettre en séquences et en images. Je crois que cette analyse ferait un bon sujet de dissertation sur un sujet des plus épineux :

comment faire une bonne adaptation sans respecter l'original à la lettre.

Hélas ! — et la presse elle-même montrait déjà le bout de l'oreille — on pressent les remous que va provoquer une émission aussi résolument noire. On peut sans doute prévoir quelques milliers de lettres indignées. Et voilà pourquoi votre Télé est muette et pourquoi elle en revient inlassablement aux médiocres. Les Averty, les Barrère et Lalou, les Rossif et les Mittrani sont les pavés dans la mare, les maudits, les conspués. Mais ils sont aussi les vrais cinéastes de la TV, les purs.

Les maudits

Un seul regret : tous ceux que « la Chambre » aura bouleversés n'auront sans doute jamais l'idée — d'ailleurs assez saugrenue — d'écrire rue Cognacq-Jay, tandis que tous les affolés par cette émission ne manqueront pas de prendre la plume pour s'indigner. C'est la loi : les graphomanes, les fanatiques de la correspondance sont toujours des râleurs. Ils sont toujours « contre ».

Il reste à souligner que, dans « la Chambre », Michel Auclair a probablement trouvé son meilleur rôle. Sobre, précis, replié sur lui-même, inquiet, il nous faisait comprendre que le cinéma français est décidément passé maître dans l'art d'utiliser en porte-à-faux les compétences. Là aussi, quel dommage, quel gâchis. Distancée par Auclair, un peu écrasée par son propre rôle, Geneviève Page fit de son mieux, mais sans faire exactement le poids. Elle jouait, très évidemment. Elle jouait bien, certes. Elle jouait trop. Disons cependant que ce léger décalage — ou cette légère erreur de distribution n'enlevait rien à la fascination exercée par « la Chambre », l'une des très grandes émissions de cette année.

Bref, même si une marée de lettres vient s'abattre dans les bureaux de la rue Cognacq-Jay, nous sommes quand même quelques-uns à accepter avec joie une soirée noire signée Sartre-Mittrani. On en redemande. Et pourtant, nous revenons, nous aussi, fatigués, angoissés et fébriles, d'un des millions de bureaux de cette capitale.

JACQUES STERNBERG

